

Un camp retranché en France,

Jean-Pierre Otte

EXTRAIT

Terminons ce florilège, ce *best of*, dirait-on aujourd'hui, par un événement amoureux qui se produisit assez récemment, alors que la chute du mur de Berlin et l'ouverture progressive des frontières avaient favorisé ? dans l'Arnal comme partout ailleurs en France, toutes sortes d'échanges, de libres circulations, de migrations provisoires ou définitives.

Madeleine Salses, cousine de ceux dont il a déjà été question, était et est encore, quoique aujourd'hui à un degré moindre pour des raisons qu'on va dire, une femme de caractère qui ne manquait pas de bagout, de tempérament ni d'allant. Ce n'était un secret pour personne dans l'Arnal : elle portait la culotte, les bretelles bien serrées, et menait par le bout du nez sa petite troupe ouvrière composée d'un mari pas trop malin mais qui se crevait volontiers à la tâche pourvu qu'on le commandât, et d'un fils guère plus dégourdi, empoté et pour tout dire niais. Madeleine ne voyait pas quelle fille pourrait vouloir de lui, ni, pis encore, comment lui s'y prendrait pour en faire la conquête. Elle se résolut, ainsi qu'elle en avait l'habitude, à prendre les choses en main, recensa les partis possibles dans la région, imagina des stratégies, ourdit des complots, et fit venir des filles à la ferme, organisant des goûters qu'elle chaperonnait, sans que tout ce manège donnât aucun résultat probant. Finalement, en désespoir de cause, elle eut l'idée, dans le cadre des échanges internationaux, d'engager une Polonaise pour les récoltes du maïs et du tabac. Il se disait que les filles de l'Est n'ont qu'une idée en tête : se trouver un mari à l'étranger pour accéder à un niveau de vie supérieur et profiter légitimement des bienfaits de la consommation. Madeleine prit les contacts qu'il fallait, remplit tous les formulaires d'embauche saisonnière, et, ne prenant que l'aller, régla elle-même le billet en car Eurolines – soit vingt-sept heures de trajet afin que la fille pût mieux éprouver l'éloignement dont elle rêvait.

Anna-Maria Velvelska débarqua un jour de juillet dans l'Arnal, comme un colis – cadeau entouré de deux rubans de couleurs vives, l'un noué en grande bouffette à la taille, l'autre noué en rosette au corsage, en léger surplomb d'un petit remous de dentelle où se nichait une croix en or, l'insigne distinctif de la grande Pologne pétrie d'une foi zélée et fanatique. La fille était assez potelée, les mains épaisses, la figure agréable, de cette teinte un peu rougeaude que confère l'ingestion régulière de choucroute crue et de soupe à la betterave.

Au premier regard qu'échangèrent Madeleine et Anna-Maria, il se produisit entre la femme et la fille un éblouissement impossible à définir, comme une électricité étrange, une haute tension du sentiment, une émeute subtile dans les sens. Elles restèrent figées, interdites, dans un arrêt sur image, éprouvant sans doute une perte de pesanteur et même une lévitation. Chaque fois que leurs regards se croisaient, la même émotion se reproduisait et allait en s'amplifiant. Rien n'existait plus en dehors ; elles logeaient dans une même sphère, captives

de leurs propres prunelles, tandis que le fils, sans s'apercevoir de cette fascination réciproque, fixait Anna-Maria comme une apparition surnaturelle en lui découvrant beaucoup d'attraits physiques. C'était la première fille qu'il trouvât à son goût.

Le temps était déjà venu d'*ébêler* le maïs, un verbe utilisé dans le pays pour signifier la castration des plants quand il s'agit de trancher l'élément mâle pour préserver certaines semences en vue des sélections. Madeleine posait ses mains sur celles d'Anna-Maria pour mieux lui faire comprendre l'opération précise à accomplir, et elle fit de même, joignant le geste à la parole, quand il s'agit ensuite de lisser les feuilles de tabac. Le fils n'y voyait toujours rien d'ambigu. Il aurait seulement préféré se charger lui-même de ces initiations-là.

Anna-Maria avait été logée dans une chambrette aménagée dans la grange, meublée d'un lit simple, d'une commode, d'une petite télévision, et d'une sorte de tub en cuivre qui avait servi longtemps d'abreuvoir pour les bêtes, et que Madeleine avait récuré parfaitement avant l'arrivée de la saisonnière. Une fin de journée qu'elle se baignait, la peau désormais dorée de sueur et de soleil, Madeleine entra sans prévenir, regarda Anna-Maria pour chercher dans ses yeux une absolue réponse, en même temps qu'elle était éblouie par l'éclat fruité des formes féminines, comme si la lumière mûre de l'été reflueait à travers la peau. Sans plus tergiverser, tout habillée, Madeleine rejoignit Anna-Maria dans le tub, ce qui n'alla pas sans grandes éclaboussures. Le coup de foudre fut consommé, sans que les deux femmes, assurément, fussent préparées spécialement au saphisme, y eussent même jamais pensé. Jacques-Henri estime qu'elles auraient même été étonnées, voire offusquées qu'on les traitât de lesbiennes.

Au sortir du tub, où la séance s'était prolongée sans doute d'un millier de caresses subtiles et inventives, les femmes sachant mieux que les hommes les endroits où il convient de porter les doigts, les pensées s'enchaînèrent dans la tête de Madeleine. Sans appel, la décision fut aussitôt prise, qu'Anna-Maria dormirait désormais avec elle, tandis que l'époux et le fils partageraient la chambrette dans la grange – ce qui nécessitait un nouvel aménagement, l'installation d'un second lit, et demandait d'abord d'ouvrir la cloison et de la rebâtir pour loin, pour agrandir tout de même l'espace vital.

Le mari ne s'en formalisa pas autrement. Les tâches de la journée lui étant dictées chaque matin, il les accomplissait au mieux comme à l'accoutumée. Mais il n'en alla pas de même pour le fils, morfondu, atterré, frustré d'un plaisir fort qu'il imaginait confusément en voyant les fesses d'Anna-Maria se dérober, tantôt en creux, tantôt en relief dans ses jupes. Il pensa d'abord se suicider en se jetant dans un puits, mais le seul courage qu'il eut vraiment fut de quitter la ferme pour aller se faire embaucher ailleurs. Du côté d'Agen, dit-on, pour se consacrer à la fabrication de cela qui a fait la réputation du pays : les pruneaux.